

## Les figures féminines des romans épistolaires du dix-huitième siècle sont-elles libres ?

Anna POVÁZSAI

Pour l'analyse du comportement et de la manière de penser des figures féminines, dans les romans épistolaires du XVIII<sup>e</sup> siècle, il est censé étudier la position sociale des femmes, ainsi que la réflexion et les exigences de leurs contemporains. Au siècle des Lumières, un changement important a eu lieu dans la réflexion sur les femmes comme en témoignent les ouvrages philosophiques et scientifiques – et en particulier médiacaux – de l'époque<sup>1</sup>. Selon une étude sur le comportement humain :

L'idéologie des Lumières abolit toute distinction de rang entre les hommes, qui sont définis par leur appartenance à l'humanité. Tout être humain doué de raison est par définition un être libre.<sup>2</sup>

Malheureusement cette pensée reste théorique : à cette époque-là, la femme est dans une situation subordonnée dès sa naissance, d'abord c'est son père qui la commande, puis – après le mariage le plus avantageux arrangé par les parents – c'est son mari. On peut donc constater qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est seulement une femme veuve qui, pour la première fois dans sa vie, peut être libre.

Pour notre analyse, nous avons choisi trois figures féminines (la Marquise de M\*, la Présidente de Tourvel et la Marquise de Merteuil) de deux romans épistolaires (Crébillon Fils, *Lettres de la Marquise de M\*\*\* au Comte de R\*\*\** et Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*)<sup>3</sup>. Nous les examinerons de deux points de vue : le premier, c'est de savoir ce que leur entourage pense d'elles, le deuxième, c'est de savoir ce qu'elles pensent d'elles-mêmes. Le roman de Crébillon étant monodique, il n'est pas facile de connaître l'opinion des autres de la Marquise de M\*. L'auteur a pourtant trouvé une solution originale à ce problème : le roman commence par une épître liminaire qui nous permet de lire l'opinion d'une femme inconnue de la Marquise de M\* : « une personne illustre par sa naissance, et célèbre par son esprit et par sa beauté »<sup>4</sup>. Elle parle de la Marquise comme « d'une femme spirituelle »<sup>5</sup>.

Il est plus facile de connaître l'opinion que la société qui entoure la Présidente de Tourvel forme d'elle : d'une part grâce à la correspondance de la Marquise de Merteuil et du Vicomte de Valmont, d'autre part grâce à la

<sup>1</sup> Voir sur le sujet HOFFMANN, Paul, *La femme dans la pensée des Lumières*, Genève, Slatkine Reprints, 1995, p. 242-258.

<sup>2</sup> BLÖSS, Thierry – FRICKEY, Alain, *La Femme dans la Société Française*, Paris, PUF, coll. "Que sais-je?", 1994, p. 23.

<sup>3</sup> RIVARA, Annie, « Y-a-t-il des femmes des Lumières dans le roman du XVIII<sup>e</sup> siècle ? », *Dix-huitième siècle*, 2004, p. 255-272.

<sup>4</sup> CRÉBILLON, Fils, *Lettres de la Marquise de M\*\*\* au Comte de R\*\*\**, Paris, Nizet, 1970, p. 41. Pour cette analyse nous nous sommes servis de la préface de Jean DAGEN, p. 2-37.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 41.

correspondance de ses amies (Mme de Rosemonde et Mme de Volanges). L'opinion de la Marquise de Merteuil et du Vicomte de Valmont est influencée essentiellement par leur rivalité. Le Vicomte donne à la Marquise la meilleure image possible de la Présidente de Tourvel pour qu'il puisse surévaluer sa conquête aux yeux de la Marquise : « Vous connaissez la Présidente de Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères<sup>6</sup>. » Pourtant, la Marquise de Merteuil veut présenter Mme de Tourvel pire qu'elle n'est en réalité pour qu'elle puisse dévaloriser la conquête éventuelle de son rival. Elle déprécie, entre autres, le physique de la Présidente : « des traits réguliers si vous voulez, mais nulle expression : passablement faite, mais sans grâce »<sup>7</sup>. Elle déclare une seule bonne chose de la Présidente, mais ce qui sert à dévaloriser les succès du Vicomte : « Mais la vertu raisonneuse de Mme de Tourvel me paraît fort bien connaître la valeur des termes<sup>8</sup>. » En voyant que la Présidente résiste à ses essais, Valmont commence à apprécier les vertus de Mme de Tourvel. Il déclare son opinion des femmes en affirmant que « [la Présidente] a au moins le mérite d'être d'un genre qu'on rencontre rarement »<sup>9</sup>. La réaction de la Marquise de Merteuil est importante du point de vue des événements du roman : « J'exigerais donc [...] que cette rare, cette étonnante Mme de Tourvel ne fût plus pour vous qu'une femme ordinaire, une femme telle qu'elle est seulement<sup>10</sup>. » Elle voudrait que le point de vue de Valmont change car, dans ce cas-là, sa conquête n'aurait plus la même valeur. Les déclarations des amies de Mme de Tourvel insistent sur les qualités intérieures. Ainsi, Mme de Rosemonde écrit d'elle : « Rien ne doit être impossible à votre belle âme<sup>11</sup>. » La lettre de Mme de Volanges, dans laquelle elle fait savoir la mort de la Présidente de Tourvel fait la louange de son caractère, formé pour ainsi dire par la religion et par son milieu :

Tant de vertus, de qualités louables et d'agrèments ; un caractère si doux et si facile ; un mari qu'elle aimait, et dont elle était adorée ; une société où elle se plaisait, et dont elle faisait les délices ; de la figure, de la jeunesse, de la fortune ; tant d'avantages réunis.<sup>12</sup>

Quant à la Marquise de Merteuil, on peut connaître plutôt l'image qu'elle projette d'elle-même. Mme de Volanges écrit d'elle :

La seule Marquise de Merteuil fait l'exception à cette règle générale ; seule elle a su lui [au Vicomte] résister et enchaîner sa méchanceté. J'avoue que ce trait de sa vie est celui qui lui fait le plus d'honneur à mes yeux : aussi a-t-il suffi pour la justifier

---

<sup>6</sup> LACLOS, *Les Liaisons dangereuses*, Paris, Librairie Général Française, 2002, p. 53.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 419.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 424.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 326.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 491.

pleinement aux yeux de tous, de quelques inconséquences qu'on avait à lui reprocher dans le début de son veuvage.<sup>13</sup>

C'est aussi Mme de Volanges qui utilise à propos de la Marquise des épithètes en complète opposition avec la vérité : « Mme de Merteuil, en effet très estimable, n'a peut-être d'autre défaut que trop de confiance en ses forces<sup>14</sup>. » La seule personne qui reconnaît la vraie Marquise est Prévan qui dit : « je ne croirai à la vertu de Mme Merteuil, qu'après avoir crevé six chevaux à lui faire ma cour »<sup>15</sup>. Donc aux yeux de la plupart des correspondants, la Marquise réussit à se montrer vertueuse en cachant ses liaisons.

Après avoir examiné l'opinion de leur entourage à propos d'elles, il est également intéressant d'observer ce que ces trois figures féminines pensent d'elles-mêmes, selon leurs propres lettres. La Marquise de M\* se considère elle-même comme une femme mariée au début du roman et essaye de se comporter comme une femme vertueuse. C'est son principal argument aussi quand elle veut éviter la liaison avec le Comte. Elle le menace de raconter tout de leur relation à son mari : « je refuse toutes les lettres qui viendront de votre part, ou je les envoie à mon mari »<sup>16</sup>. Mais au cours du roman, sa conviction change totalement : elle finit par sous-estimer son rôle d'épouse et d'admettre à se considérer comme amante.

La Présidente de Tourvel, en écrivant sur elle-même, utilise souvent la notion de « femme honnête » (lettres XXVI., XXXVIII., XLI.). Elle préfère se démarquer des autres femmes : « Je n'ai pas la vanité qu'on reproche à mon sexe ; j'ai encore moins cette fausse modestie qui n'est qu'un raffinement de l'orgueil<sup>17</sup>. » Après son échec elle cesse de se caractériser par ces épithètes positives : elle se tient pour une adultère. Quant à la Marquise, elle ne présente qu'au Vicomte son image vraie. On peut connaître cette image dans la lettre LXXXI où elle raconte l'histoire de sa vie. En introduisant cette histoire, elle déclare : « née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre »<sup>18</sup>. Quand elle était encore jeune fille, elle n'avait pas participé aux conversations, elle avait seulement observé les autres. « Cette utile curiosité [...] m'apprit encore à dissimuler »<sup>19</sup>. En lisant des œuvres des philosophes et des moralistes elle a fait, ensuite, la connaissance de la morale de la société. Après la mort de son mari elle a formé son image consciemment : elle a créé quelques bavardages d'elle-même, puis elle s'est retirée et avec cette astuce elle a obtenu le titre de femme inaccessible. Si les autres ne la connaissent pas, c'est en effet par sa propre décision.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>16</sup> CRÉBILLON, Fils, *Lettres de la Marquise de M\*\*\* au Comte de R\*\*\**, p. 49-50.

<sup>17</sup> LACLOS, *Les Liaisons dangereuses*, p. 161.

<sup>18</sup> Presque toutes les études qui traitent des *Liaisons dangereuses* de Laclos consacrent une analyse à cette lettre « autobiographique » de Mme de Merteuil. Nous nous sommes servis de l'étude intitulée « Le dévoiement des Lumières », de MASSEAU, Didier, *Europe*, janv.-févr. 2003, p. 20-24. LACLOS, *Les Liaisons dangereuses*, p. 245.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 247.

Pour ce qui est de l'opinion des trois figures féminines à l'égard des amants, de l'amour et du désir, la manière de penser de la Présidente de Tourvel s'oppose à celle de la Marquise de Merteuil. La Marquise est libertine et elle méprise les exigences de la société, alors que la Présidente en accepte les règles. Elles représentent deux modèles de comportement extrêmes. Quant à la Marquise de M\*, enfin, on peut observer une transformation radicale de sa manière de penser : au début du roman, elle ressemble à celle de la Présidente, mais, vers la fin du roman, elle est plus proche de celle de la Marquise de Merteuil.

En examinant la liberté des actions des figures féminines dans les romans épistolaires, il est également indispensable d'analyser la relation entre la femme et son mari. L'apparition du mari est différente dans les trois cas. Le mari de la Marquise de M\* est fortement présent dans le roman. Tout d'abord, les amants doivent adapter leur rendez-vous suivant le programme du mari : dans ses lettres la Marquise présente en détail l'activité et les réflexions de celui-ci à son amant. Initialement, son amant, le Comte a été l'ami du mari de la Marquise, c'est là que la rencontre des amants prend son origine. Quand le Comte commence à faire la cour à la Marquise, elle se défend en disant qu'elle est mariée, mais le Comte lui oppose comme argument l'infidélité de son mari. Elle lui répond : « mon mari est un scélérat, un perfide, un infidèle: tout cela est vrai »<sup>20</sup>. Ses arguments sont intéressants quand elle le dispense :

Il est des naturels pervers qu'on ne redresse pas ; [...] ; laissons-le donc s'égarer : le temps et la raison le ramèneront vers moi plus tôt que nous ne pensons.<sup>21</sup>

Elle déclare aussi qu'elle n'aime pas les hommes à cause de son mari : « il m'a dégoûtée d'aimer les hommes »<sup>22</sup>. Dans la quarantième lettre, la Marquise raconte son mariage à son amant. Elle affirme mépriser les hommes dès sa jeunesse :

[...] il m'avaient éclairée sur les ridicules des hommes, je les voyais sans plaisir et les entendais avec dégoût : les jeunes me paraissaient impertinents, et les vieux, incommodes ou vicieux. Je réfléchissais sur leurs façons avec les femmes et j'y trouvais toujours de quoi les craindre ou les mésestimer [...].<sup>23</sup>

Elle sait que son mari la trompe régulièrement. D'abord, elle est fâchée, puis elle s'en distrait. Cet état dure jusqu'au moment où elle fait la connaissance du Comte. Sa confession montre aussi que les mariages arrangés par les parents mettent les femmes dans une situation malheureuse qui ne finit qu'avec la mort du mari. La Marquise s'est habituée aux adultères de son mari et, ayant elle-même un amant, ces adultères lui servent de prétexte. Elle raconte à son amant les aventures de son mari dans le détail, ainsi que les conseils qu'elle lui a donné. En observant sa relation avec son mari, on peut voir l'évolution de son opinion sur l'adultère qu'elle accepte graduellement.

---

<sup>20</sup> CRÉBILLON, Fils, *Lettres de la Marquise de M\*\*\* au Comte de R\*\*\**, p. 46.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 132.

Quant au mari de la Présidente de Tourvel, il ne joue pas un grand rôle dans le roman. L'auteur l'éloigne des événements : « Vous saurez donc que le Président est en Bourgogne, à la suite d'un grand procès<sup>24</sup>. » Ce qui est important, c'est le fait qu'il existe. Mme de Tourvel « utilise » son mari – pareillement à la Marquise de M\* du début du roman – comme un bouclier de défense contre les essais de conquête :

Chérie et estimée d'un mari que j'aime et respecte, mes devoirs et mes plaisirs se rassemblent dans le même objet. Je suis heureuse, je dois l'être. S'il existe des plaisirs plus vifs, je ne les désire pas ; je ne veux point les connaître.<sup>25</sup>

Elle a un argument encore plus fort en reconnaissant que bien que ce mariage ait été arrangé par ses parents, elle l'a choisi volontairement : « je chéris les liens qui m'y attachent. Je pourrais les rompre, que je ne le voudrais pas ; si je ne les avais, je me hâterais de les prendre »<sup>26</sup>. La différence entre la Marquise de M\* et la Présidente est que cette dernière aime son mari (ou au moins elle en est convaincue) et qu'elle résiste aux conquêtes à cause de cet amour.

La Marquise de Merteuil écrit sur son mari dans la lettre LXXXI. Leur mariage a été arrangé également par leurs parents. Son mari est mort peu de temps après la célébration du mariage mais la Marquise n'en était guère triste : « je n'en sentis pas moins vivement le prix de la liberté qu'allait me donner mon veuvage »<sup>27</sup>. Parmi ces trois figures féminines, elle est la seule personne libre.

Il est également intéressant de considérer les changements qui s'accomplissent dans la personnalité des femmes observées. C'est la Marquise de M\* qui montre le plus grand changement. Essentiellement, elle a accepté la situation que le mariage lui a imposée, c'est-à-dire le fait qu'elle est subordonnée à son mari même si leur mariage n'est pas né de leur amour. Elle sait aussi que l'adultère n'est pas rare autour d'elle, mais – comme elle dit dans une de ses lettres – elle ne veut pas imiter ce modèle. En tombant amoureuse du Comte, ses sentiments triomphent sur ses mœurs et elle s'engage dans une liaison. On peut suivre ce changement concernant son opinion à l'égard des mœurs. La Marquise présente dans ses lettres plusieurs adultères, et le couronnement de ses histoires est celle de l'adultère de son mari. Elle le connaît en détail et le raconte à son amant.

Vers la fin du roman, sa réflexion sévère sur la fidélité conjugale se relâche et l'adultère devient presque une norme. La Marquise accepte l'adultère comme une auto-justification. Son opinion est fortement influencée par son comportement car tant qu'elle est fidèle, elle réproouve l'adultère mais au moment où elle devient infidèle, elle cesse de le condamner. Pourtant, dans son avant-dernière lettre elle écrit sur son sentiment de culpabilité, en reconnaissant que les aventures de son mari ne la dispensent pas du crime de l'adultère (c'est elle qui utilise le mot « crime » dans la lettre LXIX).

---

<sup>24</sup> LACLOS, *Les Liaisons dangereuses*, p. 53.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 249.

Quant à la Présidente, elle persiste dans son avis moral jusqu'à la fin du roman. Elle résiste à ses passions naissantes jusqu'à ses derniers efforts, et son opinion ne change pas après son échec : elle se juge coupable et ne cesse de penser à son mari et au mal qu'elle lui cause. Même du point de vue de la morale, la Marquise de Merteuil est la seule femme libre parmi ces trois figures féminines. Elle ne laisse pas les mœurs assigner une limite quelconque à son comportement. Elle considère les mœurs du point de vue de l'apparence. Cependant, en dépit de sa réflexion libre, elle n'assume pas le rôle de femme immorale.

On peut conclure que les deux romans examinés reflètent la situation des femmes dans la société du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire que ce sont les hommes qui assignent une limite à la liberté des femmes : d'abord le père, ensuite le mari. Les femmes dans ces romans réalisent leur liberté à un niveau différent. La Marquise de M\* transforme sa manière de penser concernant les normes morales selon le comportement de son entourage. La Présidente de Tourvel est une exception parmi les figures féminines observées : elle ne s'efforce pas de se comporter librement, la liberté pour elle n'est pas importante, elle accepte absolument les obligations du lien conjugal. Seule la Marquise de Merteuil, la veuve, réalise sa liberté, mettant de côté dans son comportement les règles morales établies par la société ; mais aussi son libertinage sera découvert et « puni » à la fin du roman. Ces femmes imaginées ont donc trouvé la possibilité de se comporter indépendamment de leurs maris mais elles ne peuvent pas tout de même pas négliger les exigences de la société.